

**Jean-Marie Perret**

## **Judith Wolfe**

### **Jaillissement du noir et permanence du dessin**

*Sur l'exposition « Grands espaces colorés - peintures 1976-2012 »  
(Abattoirs d'Avallon, 6 juillet - 23 septembre 2012)*

Le noir est une autre couleur. La ligne, une autre tache. Tout cela s'oppose par instinct, par travail. On se fait une grammaire pour dépasser l'indécision.



Très souvent, chez Judith Wolfe, le trait lacère la profusion des formes, les débordements, les éclats de couleurs. On pourrait croire que les énergies dépensées à profusion pour conquérir, couvrir, envahir le papier ou la toile de polychromies triomphantes ont épuisé le possible... quand un jet de noir, au calame, au pinceau, à la brosse vient déstabiliser l'ouvrage, le barrer, le clouer dans l'espace de la création. Parfois, ce sont des écritures, qui racontent de quelles interlocutions peut se construire un silence intérieur.

Enfin des marges se créent, des lumières s'ouvrent. Apparaissent alors des directions, ses élans, des silhouettes. Et ces épiphanies délivrent des icônes maigres, des êtres pauvres qui s'offrent à notre angoisse, à notre adoration. Hommes ou bêtes – dont la fameuse « louve », évoquant le nom de l'artiste : la vie dans son exposition, sa nudité.

Ces êtres surviennent à la faveur du noir. Il y a l'encre, il y a le pigment. L'une s'insinue, rampe et fuse ; l'autre dans sa résine acrylique colle et s'accroche, se dilue, éclabousse. De toute façon la peinture de Judith Wolfe soutient qu'il y a un noir qui borde cet univers. Et qu'à l'entour de toute vision, rôdent des silhouettes.

Si les bannières dans leur monumental tentaient de joindre, aux habits d'apparat, les vitraux des cathédrales ; si les polychromies dans leur vaste ambition se lançaient à la rencontre d'un univers profus et mêlant ordre et désordre : ce sont les quelques monochromes remarquables, noir sur blanc, qui donnent à l'œuvre sa signification ultime. Sans ces monochromes, on ne comprendrait pas l'obstination du peintre, sa quête infinie, sa folle dépense.

Judith Wolfe a beaucoup appris de l'Orient. Elle a pris racine en Europe, et d'abord à une époque où, en Europe centrale, l'expressionnisme avait beaucoup à dire. La vigueur qu'elle puisait dans l'expressionnisme abstrait américain a fait le reste : on reste confondu devant la richesse du parcours.